

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Band: 31 (1898)
Artikel: La sainteté de Jésus ou l'homme normal. Partie 1, L'antinomie
Autor: Gilard, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379646>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA SAINTETÉ DE JÉSUS OU L'HOMME NORMAL¹

PAR

L. GILARD

pasteur.

J'ai souvent regretté, pour de trop nombreuses raisons que je ne vous dirai pas toutes, d'avoir accepté, il y a trois ans, la lourde tâche de traiter devant vous le sujet qui figure à l'ordre du jour de notre réunion.

D'abord, étant donné que Jésus-Christ exprime pour nous, tout à la fois résumées et concrétisées, la religion et la morale, la vocation humaine et les voies divines, nos rapports avec les réalités invisibles et la solution du problème de notre destinée, ce sujet, de la sainteté de Jésus-Christ, du caractère moral de Jésus-Christ, est si délicat, si sacré ! Il exige de qui entreprend de le traiter tant de religieuse circonspection ! Il est si facile, si inévitable peut-être, même en n'y touchant qu'avec le plus pieux respect, d'atteindre en un point douloureux les susceptibilités de conscience de quelque frère !

En second lieu, ce sujet est si important !

Nous avons vu, dans le cours des siècles ou de nos jours, les autres bases du christianisme, considéré comme une discipline divine inculquant aux hommes la substance de l'esprit

¹ Le présent travail a été lu à Die en octobre 1897 à une réunion triennale de l'Association fraternelle des pasteurs libéraux de France. L'auteur en avait été chargé à une précédente assemblée générale tenue à Montpellier en 1894.

religieux dans sa plus haute pureté, s'effondrer sous les investigations et les assauts du libre sens individuel.

Il fut un temps où la vérité divine, dont l'homme a absolument besoin, c'était ce qu'enseignait et garantissait l'Eglise. L'Eglise était alors pour toute la chrétienté l'organe vivant, permanent, infaillible de la révélation. La révélation divine était absorbée par la force sociale ecclésiastique, centralisée elle-même dans les chefs de la hiérarchie sacrée. Cette toute puissance de la collectivité religieuse avait été substituée à la démocratie chrétienne primitive, surtout par l'esprit romain, qui dans tous les domaines annulait l'individu devant l'Etat.

On sait comment, après avoir noyé dans le sang hérétique tant de nobles révoltes, ce despotisme fléchit à la fin devant le droit individuel qui, incarné dans un moine augustin, jeta à la face de

« Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur, »

sa protestation victorieuse: « Si l'on ne me prouve par de bonnes raisons que je suis dans l'erreur, je ne me rétracterai point. » (Paroles de Luther à Worms.)

Et après l'autorité de l'Eglise, l'autorité absolue des livres saints infaillibles a eu son tour. Les sciences critiques et historiques ont été créées, ont grandi, ont porté les fruits que vous savez. La formule « Il est écrit, » qui fut souveraine un siècle ou deux dans le domaine de la théologie protestante, n'a plus qu'une valeur et une autorité relatives. Sa force probante n'est plus admise nulle part que sous bénéfice d'inventaire. Il en est ainsi du moins chez tous ceux qui pensent et qui savent, et qui ne se font pas violence pour apporter à l'édifice de la foi le misérable était d'un mensonge à demi-conscient.

Or, dans cette ruine de l'autorité sous ses deux formes classiques, qu'est-ce qui reste debout d'une représentation, d'un organe complètement digne de foi de la vérité concrète et accessible à tous — organe ou symbole nécessaire cependant pour servir à l'Eglise de lien et de signe de ralliement, si l'Eglise doit poursuivre son œuvre et prolonger sa durée?

Qu'est-ce qui survit à ce double naufrage? — La vie et le caractère de Jésus-Christ.

C'est de là seulement que peuvent sortir les éléments d'une solution positive donnée à cette question d'une gravité qui défie l'exagération : le christianisme doit-il subsister comme la religion définitive du genre humain ? — ou n'est-ce qu'une forme transitoire, périssable comme tant d'autres, de la pensée religieuse parmi les hommes ?

Enfin ce sujet, si délicat et si important, est encore si vaste et si complexe !

Sans doute la complexité n'en apparaît qu'à la réflexion. Elle se dissimule au premier regard. Un plan bien simple et bien logique s'offre tout d'abord à qui entreprend de la traiter. La carrière à parcourir semble consister en trois opérations successives, sans plus.

1^o Donner de la sainteté une définition exacte et complète.

2^o Tracer de Jésus une image fidèle de tous points.

3^o Rapprocher cette image de cette définition, et voir s'il est possible ou non de les unir par l'affirmation sans réserve que le prédicat, comme on dit dans l'école, convient au sujet : Jésus est saint, parfaitement saint.

Mais il se trouve à la réflexion que ce plan si simple est encore plus décevant.

Comment, d'abord, donner de la sainteté une définition exacte et complète ? Facile en apparence, n'est-ce pas au fond impossible ? Dirait-on, par exemple, que la sainteté est la conformité de tout l'être, dans ses pensées, ses sentiments, ses actions, à la loi du bien ? Mais cette loi du bien qu'est-elle ? Oui, qu'est-elle, si nous l'envisageons, comme il le faudrait ici, non dans la formule générale d'un principe graduellement inspirateur, mais dans l'immense variété de ses applications à tous les détails de la vie ? La connaissance de tout le bien qui sollicite l'adhésion et la volonté obéissante de l'être moral, n'implique-t-elle pas l'intelligence de tous les rapports réciproques qui unissent les êtres ? la vue de tous ces rapports fondés sur la vocation des êtres et sur la nature des choses ? Qui ne voit que ces rapports nous échappent en grande partie, et que pour embrasser et exprimer ainsi les lois de la conduite de l'être spirituel, il nous faudrait être parfaits et infinis nous mêmes.

Et si l'image qui nous est accessible de la sainteté est essentiellement finie et relative, pouvons-nous pourtant en quelque sens la déclarer parfaite? Comment, alors, et dans quel sens?

Seconde difficulté non moins grande :

Est-ce vraiment une entreprise praticable que de tracer de Jésus une image exacte et complète? En avons-nous tous les éléments nécessaires?

Ceux que nous possédons sont renfermés dans les quatre biographies de nos livres canoniques. Or il est certain que ces biographies ont été écrites sur des données transmises pendant une génération ou deux — ou davantage peut-être (si l'on tient compte des remaniements successifs des documents évangéliques) — par la tradition orale. Cette tradition a pu, pour dire le moins, être influencée et modifiée par des tendances diverses, selon le temps, les lieux et les milieux.

Jusqu'où sont allées ces modifications de la tradition primitive? Dans quelle mesure ont agi sur elle, et ce besoin de logique simpliste et d'idéalisation, et ce penchant mythologue à changer en faits réels des métaphores simplement oratoires à l'origine, qui caractérisent toutes, je dis toutes, les traditions populaires? Ces quatre biographies, rédigées, au moins en partie et sous leur forme dernière, par des inconnus, ne nous offrent-elles que des éléments historiques complètement objectifs? Les lacunes avérées et les déformations possibles de ces biographies ne nous défendent-elles pas d'en tirer des conclusions sans réserve?

Autres questions et en sens inverse :

Les lacunes et les déformations possibles de nos documents intéressent-elles le fond essentiel de la biographie que nous y cherchons? Pour connaître à fond un être spirituel, pour porter un jugement *ferme* sur son caractère et sur sa nature, il n'est sûrement pas indispensable que nous connaissions toutes les manifestations de sa vie, tous les actes intérieurs et extérieurs de son existence. Il est assurément dans la vie des circonstances où ces traits que nous appelons justement *caractéristiques* jaillissent avec force, se mettant en saillie à ne pouvoir s'y méprendre, et permettent d'établir sur ces saillies un jugement complet et sûr.

Faudrait-il peut-être chercher en Jésus ces traits caractéristiques, les énumérer et les définir, et discuter comme entrée en matière le fait de leur conservation inaltérée dans nos évangiles ?

Et encore. Nous n'apportons pas dans cette recherche une âme à l'état de table rase. Nous y faisons œuvre de chrétiens. Nous devons l'aborder avec les dispositions qui accompagnent essentiellement la *fides quaerens intellectum*. Notre impartialité théorique n'est pas de l'indifférence. Quelque dégagé que nous soyons du dogmatisme traditionnel, Jésus est *en un sens* pour nous, non seulement le chef et le consommateur de la foi, mais aussi *l'objet et la substance* de la foi. Notre confiance en la Révélation concentrée en lui est sans bornes. Comme Jean, ou le disciple qui a écrit sous son nom, nous contemplons en lui « le vrai Dieu et la vie éternelle. »

Qu'est-ce à dire ? Quelles informations sur le sujet qui nous occupe peut nous donner ce rapport entre Jésus et nous ? Que pouvons-nous tirer de l'analyse de nos expériences personnelles à cet égard ? Dans notre contemplation en lui « du vrai Dieu et de la vie éternelle » y a-t-il uniquement *perception directe par vue adéquate et réaliste* ? N'y aurait-il pas aussi, à quelque degré, *vision par suggestion* ? comme un phénomène d'optique spirituelle montrant une image plus grande que l'objet directement perçu ? Devons-nous déclarer après tant d'autres que nous avons *fait l'expérience* de la sainteté divine et parfaite de Jésus ? ou un tel langage ne serait-il qu'un abus de mots ?

Que de questions à résoudre si nous voulions traiter notre sujet comme il s'est présenté à nous tout d'abord. Vous me permettrez, messieurs, de les écarter en bloc, parce qu'agir autrement serait au-dessus de mes forces comme au-dessus de votre patience, quitte à revenir peut-être à telle d'entre ces questions que nous n'aurons pu décidément éviter.

Je me propose une œuvre plus modeste, et il se pourrait après tout, plus fructueuse. Je me bornerai, en interrogeant surtout le Maître lui-même, en essayant de lire dans sa conscience, à constater, sur cette question de la sainteté de Jésus-Christ, quelques points principaux sur lesquels je suis convaincu

que nous sommes d'accord, et à chercher un terrain d'où il soit possible d'en saisir l'unité, c'est-à-dire de dissiper avec leur apparente antinomie la cause des plus graves malentendus entre plusieurs qui se réclament avec une égale vérité de son esprit et de son nom.

Nous signalerons ainsi dans l'image que nous tracent de Jésus ses quatre biographes canoniques deux traits *opposés*. Je ne dis pas inconciliables, mais profondément *opposés* par les notions courantes sur Jésus, sur la sainteté, sur le péché, sur la nature humaine, et dont la conciliation, au moins tentée, est l'objet principal de ce travail. Ces deux traits dans l'image de Jésus nous paraissent ressortir assez fortement pour que l'admission s'en impose à tous. L'un est la *conscience*, si haute, si pure, si remarquablement accentuée, qu'il a de sa *sainteté*. L'autre, visible aussi dans sa conscience, quoique moins accusé pour des raisons que nous aurons à relever, est le caractère relatif et progressif de sa vie spirituelle et morale.

PREMIÈRE PARTIE

L'antinomie.

CHAPITRE PREMIER

Jésus et sa conscience de sa sainteté personnelle.

§ 1.

L'un des traits les plus marquants des disciples de Jésus, surtout des plus éminents, c'est le sentiment du péché, du péché à l'état d'*actes spéciaux*, intérieurs et extérieurs, et du péché en eux à l'état de *nature*, de puissance malfaisante et oppressive dans leur âme.

Ce fait est tellement général et connu qu'il serait inutile de chercher à l'établir plus clairement en recueillant et reproduisant ce qui au cours des siècles fait écho dans l'expérience des chrétiens à la confession de saint Paul : « Je suis charnel,

vendu au péché. Je trouve cette loi dans mes membres que quand je veux faire le bien le mal est attaché à moi. Misérable que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? »

Or, phénomène remarquable entre tous, ce sentiment du péché, qui éclate dans l'histoire des disciples de Jésus en tant de cris d'humiliation et d'angoisse, nous ne le trouvons pas dans l'image de Jésus que nous offrent nos évangiles. S'il y brille au plus haut point, c'est par son absence.

Cette impression, que le sentiment du péché, dont sont si pénétrés les expériences des chrétiens et les jugements qu'ils portent sur leur vie, est absent de la conscience de Jésus, cette impression ne résulte pas uniquement ni surtout, pour le lecteur attentif de l'Évangile, de tel ou tel texte isolé.

Il est d'usage d'en chercher la preuve la plus forte et la plus positive dans ces paroles du Maître aux pharisiens que rapporte le quatrième Évangile : « Qui de vous me convaincra de péché ? » ou dans cette déclaration que renferme, toujours d'après le même Évangile, le grand entretien de Jésus avec ses disciples à l'approche de la passion : « Le prince de ce monde vient, mais il n'a rien en moi. » Toutefois, ces textes ne sauraient suffire à justifier une conviction d'une telle importance pour la christologie la seule possible désormais. Elles ne fourniraient à un pareil monument qu'une base bien étroite et bien fragile.

Ce n'est pas seulement parce que ces textes sont trop discutables, quant à leur caractère absolument historique, en l'état présent de la critique sacrée à propos du quatrième Évangile. Mais leur *historicité* fût-elle établie indubitablement qu'il resterait une autre question à résoudre, celle de leur *interprétation* ; et leur prétendue force probante s'évanouit, au point de vue qui nous occupe, devant un examen rigoureux fait sans parti pris et de bonne foi.

Il résulte en effet d'un tel examen que le premier de ces textes ne comporte nullement, de nécessité inéluctable, le sens pregnant et transcendant qu'y attachent la plupart des commentateurs.

« Qui de vous me convaincra de péché ? » Par ces paroles,

dit-on communément, Jésus revendique la possession de la sainteté complète et absolue au sens paulinien. Il s'y poserait en second Adam, étranger à la chute, supérieur à toutes les fatalités morales de la nature et de l'histoire, indemne de la moindre atteinte de ce mal universel qui pèse sur tous les fils du premier Adam. Mais c'est là une interprétation de théologiens prévenus, convaincus déjà par ailleurs, qui commencent par introduire dans le texte ce qu'ils en veulent tirer, et argumentent ensuite par *petitio principii*. Cette interprétation suppose à priori, et contre tout droit dialectique, que Jésus parle et que ses auditeurs écoutent en théologiens adeptes de la théorie de saint Paul sur le Christ, sur le péché et sur l'homme. Or, que telle soit la pensée générale de Jésus et que cette pensée générale introduise dans cette déclaration spéciale un sens étranger et supérieur à celui qu'y pouvaient trouver les Juifs auxquels il l'adressait ici, nous le voulons bien, mais à la condition que le fait nous soit démontré au préalable par ailleurs et que l'affirmation en repose sur une autre base.

Du passage lui-même nous ne pouvons légitimement déduire que ceci : Quand Jésus défie ses adversaires de le convaincre de péché, le sens et la portée de ce défi sont rigoureusement déterminés par la signification qu'y pouvaient attacher ses interlocuteurs. Et cette signification elle-même est réglée par cette circonstance essentielle que le fait en question, l'absence de péché que s'attribuerait Jésus devait être *susceptible de preuve*, de preuve au moins négative. Nous insistons sur ce point, car tout est là. Jésus affirme que, *s'il n'est pas dégagé du péché dans un certain sens, les Juifs doivent pouvoir lui en donner la preuve*, et il les somme de le faire. Comment donc pourrait-il être question ici de la sainteté parfaite au sens paulinien ? Ne tombe-t-il pas sous le sens qu'il aurait pu être dépourvu de cette sainteté-là sans que ses adversaires fussent en état de lui en administrer la preuve ? Et que vaudrait alors son défi indigné ? Ne se réduirait-il pas à ce que nous appellerions aujourd'hui, s'il s'agissait d'un autre que Jésus, une gasconnade ? De quoi donc est-il question ici ? Evidemment d'une sainteté relative, *la seule qui fût appréciable pour ses interlocu-*

teurs, la seule qui fût susceptible pour eux de preuve et de contre-épreuve. Il s'agit de l'état spirituel et moral de celui que, dans leur langage courant ordinaire, les Juifs appellent *l'homme juste et craignant Dieu*. L'homme qu'on ne peut convaincre de péché, c'est l'homme de bien, par opposition à celui qui se conduit d'une manière visiblement répréhensible et qu'on appelle un pécheur, comme dans cette expression qui revient si souvent dans nos évangiles : *les justes et les pécheurs* ou : « il mangeait avec des péagers et *des pécheurs*. » C'est dans le même sens *relatif* que Jésus parle couramment des « bons et des méchants, des justes et des injustes » et qu'il dit à un Juif qu'il venait de guérir : « Ne *pèche plus* désormais, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire. »

C'est bien dans ce sens seulement qu'une preuve aurait pu intervenir et que le défi de Jésus se conçoit ; car, répétons-le, la sainteté au sens théologique et transcendant aurait pu lui faire défaut sans que qui que ce soit pût lui en opposer la preuve.

Quant à l'autre déclaration : « Le prince de ce monde vient, mais il n'a rien en moi, » elle est plus probante, — une fois, il est vrai, son authenticité admise, et c'est déjà une grave réserve, — mais sans l'être suffisamment. Car plus d'un mourant chrétien a pu et dû employer des paroles de ce genre pour exprimer sa confiance pleine et entière d'aller à Dieu. Cette parole est tout imprégnée d'assurance à l'égard d'un état *présent et prochain*, mais peut ne projeter qu'une insuffisante lumière sur le *passé* comme sur la *nature* de celui qui la profère.

Nous sommes donc ramenés, messieurs, à ce que nous disions tout à l'heure : l'impression que tout sentiment de péché est absent de la conscience de Jésus ne résulte pas pour le lecteur attentif de l'Évangile de tel ou tel texte isolé. C'est une impression d'ensemble résultant de l'image de Jésus que nous offre tout l'Évangile. Tout l'Évangile nous montre l'âme de Jésus comme étrangère au sentiment de la *repentance*. Il nous paraît doux et humble de cœur, toujours plein d'humilité, mais d'une humilité qui n'a rien de commun avec l'humiliation. Jamais en lui trace de *remords* ne se montre. Il manifeste cons-

tamment le sentiment d'être en communion avec Dieu, de posséder dans la communion divine ce que Paul appelle « la glorieuse liberté des enfants de Dieu. » Son attitude morale est constamment celle qui n'est la nôtre que par intermittence, lorsque nous avons, soit suivi *sans effort* la voie droite en vertu d'une force morale déjà établie à demeure dans notre âme, soit triomphé *péniblement* et au prix d'un cruel sacrifice d'une tentation redoutable. Il nous apparaît toujours, — et j'exprime simplement le fait sans le commenter pour le moment, sans en rechercher les causes ni en tirer aucune conséquence, — il nous apparaît toujours comme ayant constamment conscience d'être en toutes choses le serviteur du bien et de l'Éternel et de pouvoir dire en vérité : Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père et d'accomplir ses œuvres.

§ 2.

Telle est bien, n'est-il pas vrai, l'impression que nous communiquons au plus haut degré l'Évangile quant à la conscience que Jésus a de lui-même, de ses rapports avec le bien, de son accomplissement constant de la volonté divine. Et combien cette impression est fortifiée encore lorsque nous tenons compte, d'une part, du rôle qu'il s'attribue de *révéléateur* par excellence et, d'autre part, du *rapport* intime et profond qui unit, d'après lui, la *connaissance* de la vérité religieuse et morale avec la *droiture* de la volonté, la *pureté* de la conscience et du cœur !

Ce rapport est exprimé, implicitement du moins, *surtout* dans le quatrième évangile. C'est lui, c'est ce rapport reconnu et affirmé entre la connaissance du vrai et la pratique du bien, c'est lui qui fait l'unité de tant de paroles attribuées, on dira peut-être à tort ou à raison, à Jésus, mais qui bon gré mal gré dessinent pour nous l'un des linéaments les plus accusés de sa physionomie spirituelle et morale. En voici quelques-unes que nous nous rappelons avec une invincible admiration : « Si vous *vouliez* faire la volonté de mon Père, vous *connaitriez* de ma doctrine si elle est du ciel ou si je parle de mon chef. Comment pourriez-vous croire *vu que* vous cherchez la gloire qui vient

des hommes et non celle qui vient de Dieu seul ? Pour moi, mon jugement est véritable, *vu que* je ne cherche point ma propre gloire, mais la gloire de celui qui m'a envoyé. C'est ici la cause de la condamnation (c'est-à-dire de la privation de la foi qui sauve de l'abîme, du manque de la vue vivante et salutaire de la vérité) c'est que les hommes ont mieux *aimé les ténèbres* que la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises. » En d'autres termes, ce qui détourne de la vérité c'est l'amour du mal ; ce qui conduit à la vérité c'est l'amour du bien. Le fondement de la certitude religieuse est surtout spirituel et moral.

Il faut bien reconnaître, messieurs, que les synoptiques ne nous donnent, sur le rapport qui unit la pratique du bien et la possession du vrai, un enseignement ni aussi clair ni aussi méthodique. Et néanmoins cet enseignement est partout au moins supposé dans les synoptiques. Il y apparaît, et dans l'affectueuse *estime* que le Maître témoigne à ses disciples à cause de leur foi, et dans *l'indignation* qu'il éprouve et traduit parfois en invectives passionnées à l'égard de ses adversaires à cause de leur incrédulité. Au fond de cette *estime* comme de ces *invectives*, il y a dans l'esprit du Maître la constante adhésion à cette maxime, si élémentaire et si profonde, de l'Ancien Testament, que « le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent et sa justice pour la leur donner à connaître. » Et même c'est plus qu'implicitement que ce point de vue est celui de Jésus, aussi bien dans les synoptiques que dans le quatrième évangile. Rappelez-vous seulement le signalement qu'il y donne des vrais prophètes et des faux prophètes qui viennent aux hommes comme des loups en habits de brebis : « Vous les connaîtrez à leurs *fruits*. L'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur, mais le méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. » Ici donc, comme partout, dans la pensée de Jésus, c'est l'amour ardent et dévoué du bien qui conduit à la connaissance et à la possession de « la vérité selon la piété. » Le vrai révélateur ne peut être que saint et le révélateur par excellence ne peut qu'être en possession de la sainteté au plus haut degré possible.

Inutile, n'est-ce pas, d'insister sur les conséquences qu'en-

traîne ce fait, qui ressort de toutes les biographies de Jésus, des synoptiques aussi bien que du quatrième évangile. Ce fait, c'est que Jésus a la conscience qu'il se meut en plein dans la vérité, que « son enseignement est véritable, » qu'il est le révélateur sûr et complet des voies divines ; que « ce qu'il lie sur la terre est lié dans le ciel et que ce qu'il délie sur la terre est délié dans le ciel. »

Et la conséquence qui s'en dégage invinciblement, — disons mieux, le fait parallèle constamment uni au premier, — c'est qu'il a conscience d'être la *vie* comme il est la vérité, de n'être la vérité, que *parce qu'il est aussi la vie* ; que « ceux qui le suivent ne marchent point dans les ténèbres parce qu'ils auront en lui la *lumière de la vie*. » C'est parce que, selon le mot que lui attribue le quatrième évangile, « sa nourriture est de faire la volonté de celui qui l'a envoyé et d'accomplir ses œuvres », ou parce qu'il lui faut constamment « s'occuper des affaires de son Père » comme disent les synoptiques, — c'est pour cela qu'il dit dans l'un de ces documents : « Le Père et moi nous sommes un, celui qui m'a vu a vu mon Père, » et qu'il dit dans l'autre : « Nul ne connaît le Père que le Fils et celui à qui le Fils l'aura révélé. »

Donc, ici encore, nous aboutissons au même résultat que précédemment. Le caractère que Jésus s'attribue formellement de révélateur par excellence nous pousse vers la même conclusion à laquelle nous appelait déjà la contemplation directe de son caractère moral, contemplation bien autrement probante et concluante que toute discussion abstraite d'un texte isolé à l'aide de la logique, de la grammaire et du dictionnaire : Jésus a conscience d'être excellemment uni à Dieu, de *posséder toute la vie morale actuellement compatible avec son essence quelle qu'elle soit*, disons en anticipant sur un point de notre étude auquel il nous faudra revenir tout à l'heure, d'être *un homme vraiment normal au sein d'une humanité si généralement et si tristement anormale*.

§ 3.

Nous avons essayé dans ce qui précède de faire ressortir, en l'exprimant avec autant de précision et de circonspection

qu'il nous a été possible, le sentiment, *purement subjectif jusqu'ici*, qu'a Jésus de sa position morale comme homme *normal* au sein de l'humanité.

Qu'avons-nous à faire maintenant, et dans quel sens faut-il diriger nos premiers pas pour continuer notre étude?

« Rien de plus simple, nous dira-t-on peut-être; il n'y a sur ce sujet qu'une méthode à suivre. C'est la méthode classique, et il n'y en a point d'autre. L'important, au point où nous sommes parvenus, est de passer du subjectif à l'objectif.

» Il n'y a pour cela qu'à invoquer un axiome de morale consacré par l'expérience de tous les hommes religieux, surtout des meilleurs.

» Cet axiome, aussi connu qu'incontestable, le voici:

» La pureté du cœur a l'*humilité* pour compagne inséparable.

» L'homme le plus pur et le plus saint est aussi toujours le moins disposé à se grandir sans droit, à s'exalter sans fondement, à s'attribuer une supériorité morale à laquelle il n'aurait aucun titre. Susceptible d'erreur pour un acte particulier, il est quant à l'ensemble de sa vie le plus incapable de se faire illusion sur sa propre valeur. C'est là le principe le plus assuré de la psychologie chrétienne, tellement qu'il n'y a plus à compter ni à discuter avec qui le méconnaîtrait.

» Quand, par exemple, un humble disciple de Jésus, après avoir déclaré « qu'il est le plus grand des pécheurs, le moindre des apôtres, parce qu'il a persécuté l'église de Christ, » se relève de l'abaissement volontaire de cette humble confession et oppose fièrement à d'injustes attaques « qu'il n'a été inférieur en rien aux plus excellents apôtres et qu'il a travaillé plus qu'eux tous, beaucoup plus qu'eux tous, » — qui ne sent dès l'abord que saint Paul dit vrai, et que cette assertion, venant d'une telle âme, apporte avec elle sa preuve? Qui ne sent qu'il n'est pas permis d'hésiter à le reconnaître, même préalablement à toute vérification, et que ce serait comme un contresens moral et religieux que de réserver son adhésion tant qu'on n'aura pas exactement et froidement mesuré la carrière missionnaire respectivement des douze et de l'apôtre des gentils? Est-ce que, hésiter

en pareils cas, ce ne serait pas en un sens rendre témoignage contre soi-même ?

» Or il en est ainsi, à plus forte raison et incomparablement, à propos de Jésus et de l'assurance qu'il a manifestement d'être l'homme normal et parfait au sein de l'humanité. Cette assurance, dans une telle âme, emporte démonstration. Et par là elle jette un pont sur l'abîme, infranchissable autrement, qui sépare l'objectif du subjectif. Tant pis pour les aveugles qui ne sauraient le voir. Ils rendent ainsi témoignage contre eux-mêmes.

» Car nous sommes ici à l'un de ces tournants solennels où la logique impuissante doit rendre les armes et écouter parler le cœur et « ses raisons que la raison ne comprend pas. » Ici, la route suivie jusqu'à ce point d'un commun accord par tous ceux qui tiennent au titre de chrétiens bifurque en deux directions, divergentes finalement à perte de vue. L'une aboutit à la pleine glorification du Maître ; l'autre conduit à l'amoindrir et à le dépouiller de tout ce qui fait de lui le Sauveur du monde. Il n'y a plus à discuter avec ceux qui, se refusant à l'acte de foi nécessaire, prennent le mauvais côté de l'embranchement. Leur aveuglement sur ce point essentiel les disqualifie comme penseurs chrétiens.

» Tel est, ajoute-t-on, l'ordre de considérations dans lesquelles doit s'engager, résolument et à fond, le chrétien qui médite sur la personne et le caractère de Jésus. Car cette voie seule mène à l'affirmation nécessaire et fondamentale : oui, la réalité objective répond assurément, incontestablement, aux données que nous a fournies la conscience subjective de Jésus.

» Il est impossible, moralement, que Jésus, tel que nous le connaissons, l'admirons et l'aimons, ne soit pas ce qu'il a conscience d'être. Il est saint comme il le croit et le dit, sous peine d'être, lui, le maître doux et humble de cœur, la victime d'un orgueil démesuré. Orgueil aussi odieux qu'inconcevable, qui le rabaisserait lui, le juste, le serviteur fidèle et consacré sans réserve du Dieu de vérité, au-dessous d'une foule de ses disciples même médiocres. Il est saint, parfaitement, infiniment, absolument saint.

» Là est le roc, le *quid inconcussum*, sur lequel s'élève, inébranlable, le monument du christianisme originel et vraiment original, dégagé tant qu'on voudra de toutes les accrétions séculaires superstitieuses, mais aussi d'une pureté à l'épreuve de la critique et d'une solidité à l'épreuve des siècles.

» Car cette sainteté indéniable, cette sainteté infinie et divine de Jésus le place d'emblée en dehors et au-dessus de l'humanité. Elle fait de son âme comme le miroir de l'Éternel, et de la religion qu'il a prêchée et vécue, la religion définitive du genre humain. Elle justifie sa prétention d'être le Fils unique de Dieu et le Sauveur du monde. Elle légitime de notre part cette absolue confiance en lui qui fait écho en nous à la parole de son disciple: « Seigneur, à qui irions-nous qu'à toi? Tu as les paroles de la vie éternelle. Et nous avons cru et nous avons connu que tu es le Christ, le fils du Dieu vivant. » Elle introduit enfin dans notre foi, elle rattache par un enchaînement sans rupture à nos expériences morales les plus certaines, tout ce qu'il y a d'essentiel dans le supranaturalisme chrétien. »

Telle est, nous dit-on, la voie qui nous est maintenant ouverte, et que nous avons à suivre dans la seconde partie de notre travail.

§ 4.

Messieurs, nous ne demanderions pas mieux que de le croire. Car cela simplifierait fort notre tâche. A vrai dire cette tâche serait dès maintenant presque achevée. Mais cette simplification n'aurait lieu qu'aux dépens de la vérité.

Je me rappelle qu'on nous disait autrefois, aux temps lointains où le vénérable Jalaguier occupait la chaire de dogmatique à la faculté de Montauban: « Voici la voie à suivre pour établir le dogme fondamental de la divinité des Écritures. Nous allons de l'authenticité, reconnue par tous, des principaux livres saints du Nouveau-Testament à leur historicité; de leur historicité à leur crédibilité et à leur vérité; de la crédibilité des livres saints à l'inspiration qu'ils affirment; et de leur inspiration à leur infaillibilité en matière religieuse. » Vous reconnaissez ce raisonnement qui a porté longtemps l'édifice de la foi des théologiens dans l'Église protestante, et qui avait pour centre et pour

noyau: « Les apôtres n'ont pu être ni trompés, ni trompeurs, donc ils sont infaillibles religieusement. »

Mais vous savez aussi ce qu'il valait au fond et par quelle série d'inexactitudes partielles, d'assomptions excessives sur chaque point particulier, l'apologétique protestante classique en arrivait finalement à cette grande contre-vérité que toute assertion de la Bible sur une matière religieuse quelconque doit être reçue comme une parole infaillible de Dieu.

N'en serait-il pas un peu de même ici, où partant de la seule chose encore constatée — la conscience de Jésus d'être un être normal au sein d'une humanité généralement misérable — on aboutit si vite à mettre par cela même Jésus en dehors de l'humanité et à imposer l'adhésion, comme au nom d'une nécessité morale irréfragable, à tout ce qu'englobera l'ensemble de faits et de doctrines qu'on appelle arbitrairement le *bloc du supranaturalisme chrétien*?

Nous le craignons pour notre part, et nous jugeons indispensable de restreindre ces bonds excessifs d'une logique qui nous paraît aussi relâchée qu'ambitieuse.

Car l'affirmation, joyeusement confessée par nous, qu'il y a rapport intime, naturel et voulu de Dieu entre la *droiture* et la *clairvoyance*, la *sainteté* et la *vérité*, n'implique nullement que l'homme normal, s'il est vraiment un homme, soumis comme tel à la loi de la transformation et du devenir, soit à tous les degrés de son développement soustrait à toute chance d'erreur sur les autres et sur soi-même, sur sa personne et sur son œuvre. Cet à priori formidable appellerait la discussion, même dans son application à Jésus-Christ, même et surtout de la part d'un disciple fidèle de Jésus-Christ, pénétré de l'esprit de vérité de son Maître.

Discussion singulièrement longue et difficile !

Discussion impliquant d'abord l'examen approfondi du principe à *priori* en lui-même; puis un nouvel examen révisionnel, par la comparaison de la conclusion première avec les faits et les renseignements qui s'y rapportent dans l'histoire évangélique.

Faits et renseignements bien nombreux, dont la simple énumération serait déjà interminable.

Puis faits et renseignements puisés à quelles sources, empruntés à quels documents ?

Documents, certes, infiniment précieux, qui nous mettent en rapport suffisant avec celui qui a mis en évidence la vie et l'immortalité !

Mais pourtant, — et qui de nous ne le sait ? — sources et documents où les commentaires faillibles se mêlent aux faits, comme les accrétions légendaires à l'histoire, et dont l'usage ne comporte peut-être pas — comporte difficilement en tous cas — un examen rigoureux de questions de ce genre aboutissant à des solutions nettes et vraiment concluantes qui s'imposeraient à tout esprit droit.

Par exemple, — pour nous en tenir à quelques faits, types de beaucoup d'autres, intéressant la question présente de l'absolue correspondance entre la réalité objective et les représentations que nos documents sacrés nous montrent dans l'âme de Jésus sur son rôle spécial dans l'établissement et la consommation du royaume de Dieu, — est-il vrai que Jésus a donné lieu par son enseignement à la conviction, universelle dans l'Eglise primitive, de la fin prochaine du monde ? A-t-il dit solennellement comme le rapporte le premier évangile : « Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que toutes ces choses n'arrivent ? » Est-il vrai qu'il s'est représenté comme devant à la fin du monde juger à la fois les vivants et les morts, dans les grandes assises universelles où le fils de l'homme mettra à part les bons et les méchants comme un berger sépare les brebis et les boucs ? Le point de vue d'un triage final et d'ensemble des bons et des méchants est-il conciliable avec sa promesse au brigand converti : « *Aujourd'hui* même tu seras avec moi dans le paradis ? » avec son affirmation que Lazare mort est immédiatement porté par les anges dans le sein d'Abraham, de même que le mauvais riche se trouve, immédiatement aussi, en enfer et dans les tourments ? Est-il vrai encore que, pour définir son rôle unique de pasteur des brebis de Dieu, Jésus ait affirmé, comme le lui attribue, — j'allais dire comme le lui *impute*, — le quatrième évangile : « Tous ceux qui sont venus avant moi étaient des larrons et des voleurs ? »

Or je ne dis pas qu'il soit impossible de trouver à ces questions des réponses plus ou moins plausibles, conciliables, — — sinon avec les vues traditionnelles, — du moins avec notre plus religieux respect et notre entière confiance en ce qui est la vraie révélation de notre Maître.

Mais l'examen de ces questions et d'autres semblables et de tout ce qui y tient directement serait d'une longueur à n'en plus finir. Nous y serions péniblement partagés entre la crainte de faire quoi que ce soit qui parût tendre à le diminuer, notre répugnance à chercher dans sa personne des lacunes et dans son enseignement des points faibles, et d'autre part notre appréhension de manquer à ce que nous devons à la vérité, qui nous oblige avant tout et par-dessus tout, en restant satisfaits de ce qui ne serait qu'à demi plausible, en nous inclinant devant de pieuses interjections là où il faudrait des arguments sérieux, clairs et décisifs.

§ 5.

Heureusement, messieurs, que cette alternative ne nous étreint pas.

La question, peut-être insoluble, de l'accord absolu entre la vérité objective, d'une part, et, d'autre part, les représentations de Jésus sur sa personne, son œuvre et son rôle à tous égards, cette question reste, pour le moment du moins, en dehors du champ de notre examen. Cette question est oiseuse ici. Nous pouvons la supposer résolue positivement, comme nous y inclinerions volontiers. Cet accord entre la réalité objective et la conscience subjective de Jésus, admettons-le, si vous voulez, comme complet et illimité sur le point qui nous occupe. Mais il n'en découle nullement les conséquences que plusieurs se hâtent à l'excès et précipitamment d'en tirer.

C'est que l'un des termes ainsi rapprochés a besoin d'être, sinon rectifié, du moins complété. C'est que, — et ici nous arrivons au vif de cette première partie de notre travail, — c'est que le fait d'abord constaté et enregistré que Jésus se pose en homme saint et normal, *au-dessus de la transgression positive et du repentir, n'épuise pas les données de sa conscience*, telles que nous les fournissent nos biographes sacrés.

A côté, en effet, de cette donnée, il y en a une autre, dont il est trop rare qu'on tienne encore aujourd'hui un compte suffisant. Il y a un autre fait, qui diffère du premier, paraît même se dresser en opposition avec lui, mais qui ne fait qu'achever par ce contraste le tableau si richement varié de son âme et de sa vie. Dans ce tableau complet de la conscience de Jésus, sa sainteté nous apparaît bien comme réelle et parfaite même, en un sens que nous aurons à expliquer plus loin, mais *elle nous apparaît en même temps, comme relative, croissante et progressive, non absolue, ni achevée, surtout dès le début.*

CHAPITRE II

Jésus et le caractère progressif et relatif de sa vie.

§ 1.

Ce second trait aussi fondamental que l'autre dans la conscience de Jésus, l'Eglise chrétienne l'a perdu de vue presque dès le commencement de son histoire et pendant bien des siècles elle n'en a plus tenu aucun compte. Si dans ses conciles et dans ses symboles elle a maintenu comme nécessaire la foi à *l'humanité* de son maître et fondateur, cette humanité, sauf en ce qui touche *la réalité du corps et des souffrances* du Sauveur, l'Eglise n'en a point maintenu la réalité.

Pendant bien des siècles, non seulement pour la masse des fidèles, mais aussi pour les théologiens et les penseurs chrétiens, non seulement quant à l'existence anté-terrestre et post-terrestre de Jésus, mais aussi quant à sa carrière de trente années en Palestine, le Galiléen a été pour ses disciples, en fait de sainteté comme de puissance et de connaissance, *un second Dieu, pareil en tout, et égal en tout, au premier.*

Pendant tout ce temps, de son humanité il n'est resté dans la pensée et dans le langage de la chrétienté que le *mot* seul, vide de réalité et de sens.

C'a été la tâche, douloureuse mais obligatoire, des hérétiques modernes de retrouver l'homme Jésus dans les évangiles, où il est visiblement encore malgré le travail de *déshumanisation* du Maître qui avait déjà commencé bien avant que nos livres saints

du Nouveau Testament ne subissent leurs dernières retouches et même quand ils furent rédigés pour la première fois.

Vous savez ce qu'on y a découvert à ce point de vue, à mesure qu'on a osé en croire ses yeux, malgré les clameurs d'épouvante et de colère des masses, et les dénonciations plus impardonnables des scribes chrétiens, renouvelées de ceux qui autrefois tuaient le prophète vivant au nom des prophètes morts auxquels ils bâtissaient des tombeaux.

On a vu apparaître l'Homme-Jésus. On a vu se dissiper les traits et les teintes mythologiques dont l'humanité chrétienne, dans l'empportement de son fervent amour pour celui qui au prix de sa vie lui avait montré et donné la vie éternelle, en avait déformé la pure et simple et historique image. La vision d'un être qui n'a d'humain que l'apparence, que l'enveloppe matérielle, dont la forme humaine recouvre un Dieu omniscient et tout-puissant, qui n'a rien à apprendre, ni informations à recevoir, ni surprise joyeuse ou douloureuse à éprouver, ni modifications à subir dans ses vues ou à opérer dans ses plans, ni efforts pénibles à déployer, ni incertitudes personnelles à dissiper, ni tentations *du dedans* à repousser, ni doute angoissant à combattre, ni croissance intellectuelle et morale à réaliser, cette vision fantasmagorique s'est déchirée quand on a osé enfin tenir compte, en les scrutant comme paroles de vérité, de ces traits biographiques ou de ces déclarations du Maître :

Jésus *ayant vu* que ses disciples écartaient les petits enfants qu'on lui présentait *s'indigna* (Marc X, 14). Jésus, *regardant alors* le jeune homme riche, *l'aima* (Marc X, 21). Jésus, *voyant que* le docteur de la loi avait répondu sagement, lui dit (Marc XII, 34). Jésus demanda au père du jeune démoniaque : « *Combien y a-t-il de temps que cela lui est arrivé ?* » (Marc IX, 21). Jésus, le lendemain, quand ils furent sortis de Béthanie, eut faim ; et *voyant* de loin un figuier qui avait des feuilles, il s'en approcha *pour voir s'il y trouverait* quelque chose. Mais y étant venu, il n'y trouva que des feuilles, car ce n'était pas encore la saison des fruits (Marc XI, 12, 13). Jésus *apprenant* qu'Hérode avait fait mourir Jean-Baptiste s'en alla dans un lieu désert (Mat. XVI, 13). Et Jésus *ayant entendu* la réponse du centenier *fut*

émerveillé (Luc VII, 9). Jésus étant entré dans une maison ne *voulait pas* que personne le sût ; mais il ne *put* rester caché (Marc VII, 24). Trois jours après ses parents le trouvèrent au temple, assis au milieu des docteurs, les *écoutant et leur adressant des questions* (Luc II, 46). Jésus *croissait en sagesse, en stature et en grâce* devant Dieu et devant les hommes (Luc II, 52). Jésus dit au jeune riche : Pourquoi m'appelles-tu bon ? Il n'y a qu'un *seul bon*, c'est Dieu (Marc X, 18). Et Jésus disait : Abba, Père, éloigne de moi cette coupe (Marc XIV, 36). Et enfin dans la prière sacerdotale (Jean XVII, 19) : *Je me sanctifie moi-même* pour eux afin qu'eux aussi soient sanctifiés dans la Vérité.

Ce qui est apparu à la lecture sérieuse de ces paroles et de beaucoup d'autres, à la méditation sérieuse de ses tentations et de ses prières, c'est toujours le Sauveur, le révélateur, le saint et le juste, vivant normalement sur la terre la vie de l'Esprit, allant de lieu en lieu faisant le bien, souffrant par le péché et pour les pécheurs, ayant tout droit de crier à ses disciples alarmés et indécis : « Celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie, » « mettant en évidence la vie et l'immortalité dans la bonne nouvelle, » et « devenant l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent. »

Mais c'est également, dans un corps humain véritable, une âme *humaine* véritable aussi, connaissant comme toute autre les hésitations, les fluctuations, les luttes du dehan et du dehors, soumise comme toute autre et à tous égards, même en ce qui touche les biens de l'âme, la possession de la sainteté et de la vie de l'Esprit, à la loi universelle de la croissance, du développement, du devenir.

Ce que nous avons appris à voir en Jésus, à force de réflexions accompagnées de prières ardentes pour obtenir du Père des lumières la soumission sans réserve à l'esprit de vérité qui éclate dans le Sauveur, et au prix de pénibles sacrifices accomplis à l'encontre de préjugés bien chers que nous avons longtemps et obstinément tenus enfermés comme parties intégrantes dans l'objet essentiel de la foi chrétienne, — ce que

nous avons ainsi, malgré nous, appris à voir en Jésus, et ce qu'il faut que l'Eglise, fût-ce malgré elle, apprenne de nous à voir en lui, — c'est à l'origine un petit enfant qui ne sait rien, ne peut rien, ni marcher, ni parler, ni penser, pas plus que tout autre petit enfant qui vient d'entrer dans le monde; qui est d'abord simplement comme tous les autres *le théâtre, sans volonté personnelle*, d'une existence encore purement animale dont les appétits inférieurs règlent seuls, comme pour tout autre dans le même cas, toute l'activité de sa vie de relation. Il crie quand il a faim; il vagit de contentement quand il a bu au sein nourricier la tiède liqueur de vie; il perçoit des images, des sons, des contacts, premiers éléments de ses notions futures, qui éveillent graduellement à l'action l'organe, encore rudimentaire, et l'esprit, encore en germe, chargés de les combiner et de les interpréter plus tard. Lentement, en s'y reprenant à vingt fois, avec les délicieuses méprises de tous les chers petits à leur début, il apprend par degrés, en imitant les mouvements des lèvres aimées qu'anime le sourire maternel, à bégayer ses premiers mots dans cette langue qui lui servira plus tard à buriner pour l'histoire et pour les âmes « les paroles qui ne passeront point. » Tel est à l'origine celui qui, à la consommation de sa carrière, s'est uni au Père et va au Père, après avoir *grandi* en sagesse, en stature et en grâce, s'être *sanctifié* pour le Père, pour lui-même, pour ses disciples, pour le monde, après avoir « *appris*, dit l'Écriture, l'obéissance par les choses qu'il a souffertes et être *devenu accompli* par elles. »

§ 2.

Que je voudrais, messieurs, pouvoir suivre avec vous Jésus dans sa marche ascendante de l'un à l'autre de ces deux termes extrêmes, et « remplir tout l'entre-deux, comme dit Pascal, de cet infiniment petit à cet infiniment grand. » Je n'essaierai pas même d'esquisser ce tableau, bien loin que j'ose entreprendre d'en tracer les lignes et d'en combiner les couleurs.

Comment en effet reproduire fidèlement cette apparition si originale et si vivante, en y comblant les lacunes de la tradition et en y redressant ce que la tradition en a tordu? cette appari-

tion, dis-je, qui est, d'une part, l'existence historique d'un artisan palestinien du temps d'Auguste, et qui est, d'autre part, la manifestation saisissante tout à la fois de la vocation humaine et du caractère divin et des voies divines, parce que dans cette existence le Père et le Fils communient dans l'unité de la vie de l'Esprit ? Comment introduire dans cette image les éléments divers, tous si réels, dont l'action complexe et organiquement combinée a produit l'épanouissement de cette opulente floraison morale ? Comment y mettre ces éléments en relief vivant, en faisant à chacun d'eux la juste part que lui assignerait une analyse pénétrante et vraiment objective ?

Il y aurait d'abord à distinguer, et reconnaître, et mettre en lumière, dans l'ensemble de la vie de Jésus, ce qu'il dut à ses origines : *l'action atavique* qui s'exerça sur lui. Nous désignons ainsi, d'un mot laïque et moderne, l'influence mystérieuse qui fit couler dans ses veines le meilleur suc du vieux tronc d'Israël dont le fils de Marie fut le rameau choisi et prédestiné entre tous. Et cela encore n'est autre chose que ce que l'Écriture appelle la *grâce prévenante* du Dieu qui dirige et remplit le monde, « en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être, » et qui, dit encore l'Écriture, avait rempli du Saint-Esprit un petit enfant dès le sein de sa mère.

En second lieu il faudrait relever ce qu'il dut à son temps et à son entourage ; dire l'action sur lui du milieu purement historique, et si providentiel toutefois, où s'écoulèrent son enfance et sa jeunesse ; montrer ce que reçut d'abord des hommes celui qui devait tant leur donner plus tard. Que de faits, que de circonstances évoque devant nous, dans la première partie de la vie de Jésus, cette loi universelle de l'influence du milieu, si infiniment diverse selon les cas, mais si largement, si profondément modificatrice, surtout quand elle s'exerce sur le premier âge ! Leçons, exemples, répréhensions, encouragements de ses parents ; communications avec les étrangers de passage en Galilée ou rencontrés dans les pèlerinages annuels à la ville sainte ; rapports quotidiens avec ses camarades de jeu ou ses compagnons de travail, et tout ce qui s'ensuivait comme sources, pour lui, de satisfaction, de

difficultés, de sollicitations au bien ou au mal, d'éléments de croissance pour sa volonté et de culture pour son âme ; entretiens avec les vieillards de la bourgade, instructions des docteurs de la loi à Nazareth ou à Jérusalem, lectures du saint livre à la synagogue ou dans la solitude, émerveillements devant les scènes gracieuses ou sévères que lui offraient à l'envi la montagne, le vallon ou le bord du lac ; tout ce qui, dans la nature galiléenne, faisait appel à son imagination et à son cœur, tout ce qui déployait devant lui la puissance, la grandeur, la sollicitude de Celui qui tour à tour déchaîne la tempête ou calme les flots, nourrit les oiseaux de l'air, revêt les lis des champs d'une parure plus belle que celle des grands rois et fait lever le soleil sur les méchants et sur les bons.

Il nous faudrait enfin, en troisième lieu, relever, déterminer et préciser ce qu'il ne dut en dernière analyse qu'à *lui-même*.

Car si la vie de Jésus n'avait été que le développement évolutif des éléments de caractère qu'il apportait en naissant comme le plus noble fruit du *passé* de sa race et de l'influence éducatrice du *milieu* dans lequel il vécut, cette vie nous offrirait sans doute un admirable tableau. Mais quelle qu'en fût la valeur esthétique, elle ne contiendrait pourtant pas un atome de vraie moralité. C'est que les éléments de caractère fournis d'une part par l'origine, d'autre part par l'action éducatrice du milieu, sont proprement étrangers au moi. Ils lui restent étrangers quelque étroitement qu'ils paraissent l'enlacer et le déterminer. Ils ne sont que préparation à la vie personnelle, sollicitations à l'activité vraiment originale de la personne. Il faut, pour que la personne apparaisse et que la vie reçoive sa teinte de moralité bonne ou mauvaise, qu'un troisième élément, distinct des premiers, supérieur en un sens aux premiers, se joigne à eux pour les juger, les approuver ou les combattre, et finalement les dominer, les éliminer ou les assimiler. Je veux dire en d'autres termes la force mystérieuse, d'abord et jusqu'au bout inaccessible à l'observation, mais nécessaire pour qu'il y ait un monde moral, qui intervient dans les *réactions de la libre personnalité*, qui produit des commencements nouveaux, qui cède ou résiste aux tentations, qui prend dans la série in-

nombrable des luttes morales les déterminations dont chacune est créatrice, modifiatrice de la substance de l'âme, ajoutant ou enlevant une fibre à la volonté, arrosant ou tarissant une puissance d'émotion dans le cœur, allumant ou éteignant quelque lueur dans la conscience, exerçant à chaque heure sur l'âme elle-même le jugement qui accroît son trésor de vie éternelle ou fait venir sur elle la condamnation et la mort. Je veux dire enfin ces réactions de la libre personnalité qui font de l'homme, en parenté de nature avec Celui dont l'ineffable amour n'est moral et adorable que parce qu'il est *causa sui*, le fils de ses œuvres et l'artisan responsable de sa destinée.

Voilà, messieurs, les éléments, la race, le milieu éducateur, la liberté personnelle, qui concourent à la consommation de cette personnalité incomparable. Ils n'apparaissent distincts qu'à la réflexion. Mais nous savons qu'ils sont ici, de même que dans toute vie morale qui se manifeste sur la terre comme à la fois *personnelle* et *solidaire*. Nous savons aussi que le dernier de ces agents de la carrière du fils de l'homme est le plus grand et le plus important de tous, parce qu'il consacre et transforme en substance de vie personnelle ce qu'il reçoit et conserve des deux autres.

§ 3.

Ces éléments, il faudrait les voir à l'œuvre, en suivre les effets et les transformations dans les périodes successives de la carrière de Jésus.

Les premiers dominant encore, agissent presque exclusivement, dans le jeune garçon plein de promesse, soumis à ses parents, aimable, bon et pur avec ses camarades, docile à ses maîtres, goûtant la joie et la paix que donne la piété (qui est déjà pour lui la seule chose nécessaire), étant déjà l'agneau de Dieu sous la houlette du bon berger en attendant qu'il devienne « l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. »

Plus tard, jeune homme, la vie personnelle est visiblement en lui avec ses ardeurs, ses étonnements, ses luttes, ses impressions de scandale et ses révoltes. Déjà s'accomplit en lui, — depuis combien de temps et comment ? on ne le saura ja-

mais, mais le fait est certain, — la transformation qui le prépare à dire bientôt avec l'autorité d'une indomptable assurance : « Vous savez qu'il a été dit *aux anciens* telle et telle chose, mais moi *Je vous dis*. » Il sent en lui ce droit supérieur à tout, fondé sur le témoignage de l'esprit, qu'il s'efforcera d'éveiller aux cœurs de ses disciples dans ses paroles d'immortel reproche qui consacrent à jamais la souveraineté de la conscience : « *Comment ne comprenez-vous pas que ce n'est pas ce que l'homme mange qui peut le souiller, mais les mauvais penchants de son cœur ? Et pourquoi ne discernez-vous pas, par vous-mêmes, ce qui est juste ?* »

Or ce qu'il recommandera il le fait. Il discerne par lui-même ce qui est juste. Lui, l'ouvrier sans lettres d'une humble bourgade, il passe au crible de son jugement les enseignements des docteurs attitrés du légalisme.

Ces docteurs présentent à la craintive vénération des peuples la multitude d'ordonnances dites mosaïques, dont le réseau enserre la vie publique et privée, rituelle et morale, de l'Israélite craignant Dieu.

Toutes ces ordonnances, quels qu'en soient la nature et l'objet, qu'elles soient ou non en rapport avec la vie de l'âme, que ce soit l'ordre de secourir son frère, ou de mettre à mort l'impie, ou de donner à sa femme la lettre de divorce ; que ce soit la défense de tuer, de voler, de mentir, — ou l'interdiction de manger du lièvre ou de porter comme vêtement un tissu de laine et de lin, — toutes ces ordonnances sont imposées au même titre, placées au même plan, consacrées par la même effroyable sanction : « Maudit est quiconque ne persévérera pas dans toutes les choses qui sont écrites au livre de la loi pour les faire. »

Lui, au nom de l'esprit, dérange cet agencement classique, arrache les barrières disposées par les scribes autour du jardin du Seigneur, laboure leurs allées, foule aux pieds leurs plates-bandes, bouleverse leur classement. Il distingue l'esprit de la lettre, sépare la morale des rites, étage ces ordonnances en plans successifs, remonte des règles particulières, « données parfois aux Juifs à cause de leur dureté de cœur, » aux principes, seuls

obligatoires et éternels; fait jaillir enfin de la foule des prescriptions et prohibitions la *règle d'or* d'où dépendent la loi et les prophètes, tout ce qu'il faut faire et tout ce qu'il faut croire, tout ce qui vaut d'être observé et conservé: « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et ton prochain comme toi-même. »

Aimer Dieu, aimer le prochain, c'est l'obligation centrale et unique. Le reste, à moins qu'il ne s'y rattache, est secondaire ou sans valeur. « Si vous saviez, dira-t-il plus tard à des suites qui lui reprocheront une violation du sabbat par ses disciples, si vous saviez ce que signifient ces paroles: *Je veux miséricorde et non sacrifice*, vous ne condamneriez pas ceux-ci, qui ne sont point coupables. »

Et selon ce qu'il voit, il agit.

L'obéissance à Dieu, ce ne sera plus désormais pour lui la conformité à ces pratiques où s'est complu sa pieuse et docile enfance; ce sera *d'aller de lieu en lieu faisant du bien*.

Et son culte et son adoration se transforment également. En lui resplendissent déjà, tandis que les pompes et l'encens de Jérusalem et de Garizim descendent obscurcis dans l'ombre du passé, les clartés célestes du *culte en esprit et en vérité*, indépendant des lieux, des temps, des formes, des mots et des rites consacrés, tout fait d'amour, d'aspiration, de sainte communion avec le Père des esprits.

Et à ce culte que nul ne connaît autour de lui, il se consacre sans réserve. Lui, le fils du charpentier, il sera le prêtre de ce culte. Il en célébrera les mystères dans un temple non fait de main d'hommes, dont « la pierre méprisée par ceux qui bâtissent deviendra la maîtresse pierre du coin. » Il y conviera les brebis perdues de la maison d'Israël.

Il porte dans cette consécration toute la ferveur de son âme. Et, à ce don sans réserve de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa force, de toute sa pensée, le ciel, dans un échange ineffable de tendresse, répond par sa bénédiction suprême: « Tu es mon fils bien-aimé en qui j'ai mis tout mon bon plaisir. » Cette parole de la voix d'En Haut, il l'entend résonner dans son âme plus réelle et plus saisissable que si elle descendait avec

le fracas du tonnerre des profondeurs du firmament entre-ouvert.

§ 4.

Il se sent donc désormais le fils de Dieu, appelé à accomplir les œuvres du Père, à glorifier son nom, en travaillant sous sa direction et avec son secours, — car « le fils ne peut rien faire de lui-même, » — à la venue du règne de Dieu dans le monde.

Mais, ce royaume de Dieu, qu'est-il, et quel sera le mode de son établissement ?

C'est là pour lui la question centrale et vitale. De la réponse qu'il y fera dépend le choix de la voie qu'il va suivre et la nature de l'œuvre qu'il va accomplir. Cette réponse décidera s'il doit ajouter une simple unité au nombre des fanatiques qui au cours de l'histoire, sous prétexte de sauver le monde, font du mal pour qu'il en arrive du bien, — ou s'il sera le grain de blé qui meurt pour porter du fruit, la sainte victime qui se consacre à sauver les autres et ne peut, par conséquent, se sauver elle-même.

Combien de temps resta-t-il en face de cette question ? Nous ne le savons pas. Nos récits sacrés, qui résument cette crise décisive en un bref entretien de quelques mots avec Satan au désert, nous disent en même temps que cette passe d'armes avec la mystérieuse puissance du mal ennemie de toutes les âmes, dura quarante jours, et ils ajoutent que, cette tentation achevée, Satan le quitta *pour un temps*.

Quoi qu'il en soit, une chose est hors de doute. C'est que pour répondre comme il le fit à cette question, Jésus dut péniblement secouer de son esprit — et de plus encore, *de tout son être*, — le fardeau des traditions dont il avait été imbu, comme tous ses compatriotes et contemporains, par son éducation de jeune Juif.

Je n'ai pas à vous apprendre, messieurs, ce qui est le trait dominant de ces traditions. Elles se concentrent dans la notion d'un royaume de Dieu visible, avec sa révolution morale, sociale, politique et ethnique, opérée par la *force*; avec son abaissement violent des iniques; avec ses exécutions par le fer et par le feu sur tous les étrangers à la république d'Israël;

avec ses trésors, ses armées, ses victoires sur l'opresseur exécré du pays; avec sa Jérusalem capitale du monde entier, soumis de gré ou de force à l'adoration et au culte du Dieu fort et jaloux; bref, avec tout ce qu'attendait le peuple élu dans ses visions de ce Messie « qui devait, dit un prophète, ceindre son épée sur sa cuisse et à qui sa main droite enseignerait de terribles choses, qui dans sa fureur froisserait les nations, dont le jus coulerait à terre comme celui de la grappe au pressoir. »

C'était sous cette forme qu'apparaissaient à Jésus aussi, au cours de son enfance et de sa jeunesse, les satisfactions réclamées par la justice de l'Éternel dont il avait le sentiment si ardent.

Pour le dire en passant, ce sentiment s'est, dans la suite, sûrement modifié en quelques points. Mais il était au plus profond de son âme et n'en est jamais sorti. Il se fait jour parfois, au sein même de ses plus tendres épanchements sur la Bonne-Nouvelle, dans ses imprécations, dont le sel amer fait pendant au miel des béatitudes, dans ses dénonciations véhémentes des oppresseurs, des incrédules et des faux dévots, surtout dans le mot final, si terrifiant dans une telle bouche, de la parabole du roi qui était allé prendre possession de son royaume : « Quant à ceux qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, amenez-les ici et faites-les mourir en ma présence. »

Mais, cette épée de justice, dont le souverain de la parabole se réserve le maniement, il fut un temps où il l'avait vue flamboyer dans la main du Messie. Il avait partagé l'erreur tenace de son peuple, dont il ne put jusqu'à la fin désabuser ses disciples. Il avait cru, comme eux, au triomphe par la *force* du bien et de la volonté divine. Il avait rêvé les sombres joies du redresseur de torts par la puissance du glaive. Il avait médité l'appel au million d'âmes vaillantes, courroucées par le règne persistant de l'oppression et de l'iniquité, affamées et altérées de justice *visible*, qui n'attendaient pour courir aux armes qu'un signal du héros libérateur dont le jour était proche et dont leur cœur était plein. Il avait préparé le mot

d'ordre, arrivé jusqu'à nous, égaré quelque part dans une page de l'Évangile comme un reste du passé mort : « Que celui qui n'a pas d'épée vende tout ce qu'il a pour en acheter une. »

Pour s'élever à la conception spiritualiste du royaume de Dieu et du Messianisme qu'il fit définitivement sienne, il lui fallut passer par une *transformation*.

§ 5.

Cette transformation fut profonde et douloureuse. Elle ne s'opéra *pas seulement sur sa pensée*. Elle n'impliquait pas uniquement un travail de réflexions.

Remarquez-le, messieurs ; de simples opérations intellectuelles, pures comparaisons et transpositions d'idées, n'auraient pas constitué le drame, intéressant l'âme entière, que l'Écriture appelle la grande tentation de Jésus dans la solitude. C'est du *dedans*, par l'action d'éléments natifs ou acquis, mais encore debout et dominant dans sa personnalité d'alors, qu'il a été tenté de saisir « la domination des royaumes du monde et leur gloire. » C'est péniblement, au prix de grandes et intimes douleurs, au prix des renoncements, des déchirements et des brûlures de l'âme qu'implique toujours ce qu'il peut être permis d'appeler le combat d'un fils de Dieu contre Satan, qu'il a tout à la fois opéré et subi cette transformation ; qu'il a substitué la vision de la *vraie grandeur*, de la *royauté de la vérité*, d'un *fils de l'homme venu non pour tuer les hommes mais pour les sauver, non pour être servi mais pour servir*, à l'image, plus séduisante pour la chair et le sang, et plus conforme aux préjugés du Juif qu'il était jusqu'alors, d'un conquérant divin triomphant à la façon des « rois de concupiscence. »

Et quand il s'est élevé à cette conception de l'établissement du royaume de Dieu, non plus par la force, mais par la vérité, par la *proclamation efficace des voies divines*, c'est péniblement aussi, par une transformation impliquant de nouveaux détachements et une nouvelle croissance morale, qu'il s'élève plus haut encore.

§ 6.

Oui, plus haut. Sa tête domine tous les sommets, ses yeux baignent en pleine lumière divine, contemplant tous les aspects de la Canaan nouvelle que le nouveau Moïse ouvre au peuple de Dieu, lorsqu'il a repoussé, comme un dernier et suprême assaut du malin, la vision du *fiis de Dieu s'élançant du faite du temple sans se faire aucun mal, en face de tout Jérusalem assemblé, stupéfait, conquis par cette démonstration sans réplique que Dieu est avec lui, que c'est bien l'œuvre de Dieu qu'il accomplit et la révélation de Dieu qu'il apporte !*

Quand il a délibérément renoncé, pour accréditer son enseignement, à l'appui traditionnel, classique pour ainsi dire, *du miracle*, son plan est achevé, sa préparation est complète, sa voie définitive est choisie.

Après avoir écarté successivement comme moyens d'action pour son œuvre l'emploi de la *force* qui contraint les corps indépendamment des volontés, et l'emploi du *prodige* qui contraint les esprits indépendamment du cœur et de la conscience, il est vraiment le Messie selon l'Esprit. Il possède et contemple avec ravissement le principe, — supérieur à tout, suffisant à tout, seul compatible avec l'honneur de Dieu, — *de la vérité du salut accessible au cœur droit et s'imposant naturellement au cœur droit.*

Ce principe l'amène à s'en remettre exclusivement pour assurer le succès de la vérité à *la puissance de la vérité et à l'efficace du martyre*. De ce principe découleront tant de déclarations immortelles qu'il tirera, au fur et à mesure des circonstances, du vivant trésor de son âme. Il y trouve le fondement de son assurance personnelle. « Mon jugement est véritable, *parce que* je ne cherche pas ma propre gloire, mais la gloire de Celui qui m'a envoyé. » Il y trouve l'explication de l'opposition haineuse de plusieurs : « Comment pourriez-vous croire, *vu que* vous cherchez la gloire qui vient des hommes et non celle qui vient de Dieu seul. » Il y trouve la garantie de l'émancipation religieuse des humbles : « Je te rends grâce, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que ces choses qui sont cachées

pour les sages et les intelligents tu les révèles aux faibles et aux petits. » Il y trouve la suprématie de la foi comme moyen de salut : « Qu'il te soit fait selon que tu as cru. — Les enfants de la sagesse justifient la sagesse. — Quiconque est de la Vérité entend ma voix. » Par lui, il découvre, et il montrera plus tard à ses disciples le grand *mystère du royaume des cieux* dans ce fait si simple : « Le semeur qui sort pour semer et dont le grain laisse infécond le sol rocheux ou plein d'épines, mais tombant dans une terre bien préparée, y produit des fruits en abondance. » Par lui il voit que la foi à la vérité n'est solide que fondée sur le roc de l'obéissance, que la révélation de Dieu ne peut être efficace dans le monde que par son incarnation dans la vie. Il y voit la nécessité de l'engagement, — qu'il prend et qu'il tient, — de posséder en lui-même, dans son obéissance sans réserve, dans sa communion constante avec le Père, la source d'une révélation complète, parce que vivante et organique. Il se met en état d'adresser à ses disciples, hésitants et effrayés par l'opposition générale de tous ceux qui étaient en autorité en Israël, son grand et profond encouragement : « Celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. » Il fait enfin *sa grande découverte* qui domine tout *et renouvelle tout*, que « le Fils, parce qu'il est le fils (et nous savons ce qu'il entend par là) manifeste le Père et peut seul le manifester ; qu'il est le chemin, la vérité et la vie ; que nul ne vient au Père que par lui ; que nul ne connaît le Père que le fils et Celui à qui le fils l'aura révélé. »

Par là il comble *l'abîme* consacré par l'ancienne alliance, *entre Dieu et l'homme*, entre le fini et l'infini. Des deux il fait un seul dans la grande réconciliation. Il fait du Dieu de loin un Dieu de près, l'hôte céleste de l'âme. Désormais il sera visible dans cette révélation organique de la vie, de la vie de l'esprit commune à Dieu et à l'homme, que le fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés, que tout fragment de vie conforme à la vocation humaine est une *parabole* du royaume qu'illumine une clarté divine, que « *ce qui est vraiment inscrit en l'âme est vraiment inscrit en Dieu.* »

Par là il fait descendre la Révélation du ciel sur la terre,

comme Socrate, dit-on, y avait fait descendre la philosophie. Par là il est plus qu'un prophète au sens de ses contemporains, c'est-à-dire plus qu'un *homme apportant quelque vérité partielle surnaturellement communiquée et surnaturellement garantie, mais sans rapport nécessaire avec la personnalité morale de celui qui la proclame, et dont un Balaam courant « après le salaire d'iniquité » peut être l'organe aussi bien qu'un Esaïe ou un Ezéchiel.*

Par là il est autre chose qu'un prophète et plus qu'un prophète; il est le Christ, le fils du Dieu vivant. Par là il répond au témoignage que lui rendra plus tard l'auteur de l'épître aux Hébreux: « Dieu ayant autrefois parlé à nos pères diversement et partiellement par les prophètes, nous a parlé dans ces derniers temps *en un fils*, la splendeur de sa gloire et l'image empreinte de sa personne; » et au témoignage que lui rendra un autre disciple dans une lettre qui est par endroits un hymne triomphal: « Ce que nos mains ont touché, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons entendu de nos oreilles, car *la vie a été manifestée* et nous avons vu sa gloire, comme serait celle d'un fils unique de Dieu et nous vous annonçons la vie éternelle. »

§ 7.

Voilà, messieurs, ce que voit, ce que veut, ce que devient Jésus vers l'époque de sa retraite au désert.

Mais chacun de ses progrès dans la vérité implique un progrès dans la vie morale. Il ne s'élève à ces hauteurs qu'en mettant sous ses pieds, avec ses conceptions et ses espérances antérieures, tout ce qui rend la vie universellement désirable, qu'au prix de sacrifices inconcevables, même en idée, à la foule, et dont l'acceptation réalise pour l'élite l'idéal le plus accompli du héros et du saint.

Car ce passage de la période préparatoire à la période d'activité publique de sa carrière est une *tentation*, tentation intérieure et terrible, répétons-le, dont nos livres saints nous ont conservé le résumé dans un transparent symbole. Elle implique la lutte douloureuse contre la chair et le sang, contre des attaches profondes, entrelacées aux fibres les plus intimes du

cœur, avec un passé vénérable ; contre l'instinct de la conservation et l'horreur de la souffrance et de la mort, qui sont en tout vivant l'œuvre indestructible de Dieu ; contre l'attrait du succès facile, du devoir accompli sur la voie bien préparée et bien nivelée, où nulle pierre ne meurtrirait les pieds sanglants du fils de l'homme ; contre les séductions de l'œuvre de Dieu opérée au milieu des acclamations et des joies du triomphe personnel ; contre l'effroi des haines qu'il va soulever, des lâches abandons, des trahisons auxquelles il sera en butte et qui le conduiront au supplice infamant dont il goûte par avance l'amertume.

Cette tentation, intense surtout au désert, se termine par une période de paix et d'assurance qui est la consécration et la récompense des grands sacrifices. Mais elle dure depuis longtemps déjà et elle reviendra. Il aura affaire encore avec la puissance du mal qui, vaincue au désert, « se retira et le laissa pour un temps. » Il y aura dans son âme des retours d'incertitude, d'hésitation angoissante, des renoncements nouveaux ou *renouvelés* à accomplir. Il y aura des déchirements acceptés à l'avance avec la joyeuse sûreté de la foi, mais dont l'approche imminente le remplit de trouble, — car le fils est par lui-même impuissant, — bref tout ce qui, dans les craintes et les faiblesses de celui qui en toutes choses fut « tenté comme nous, » est l'objet de ces prières ardentes qui remplissent à plusieurs reprises l'espace entier d'une nuit sur la montagne. Il y en aura jusqu'à la fin, jusqu'aux supplications de Gethsemané, où, des heures entières, il répétait en arrosant la terre d'une sueur de sang : « Père, toutes choses te sont possibles, que cette coupe s'éloigne de moi ! » peut-être jusqu'au cri de désolation sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ! »

Ainsi et en résumé, messieurs, tentations vaincues, renoncements, croissance spirituelle et morale, caractérisent la vie intérieure de Jésus.

Mais croissance, d'une part, et, d'autre part, changements, modifications, états successifs, marche vers une perfection non encore réalisée, cela est tout un.

Donc, si nous avons bien lu dans la conscience de notre

Maitre, — et c'est tout ce que nous avons voulu faire jusqu'ici, — les données que nous y trouvons ont ce double caractère, elles nous présentent en d'autres termes ces deux traits : Jésus a conscience d'être un être spirituel normal, constamment vainqueur du mal et, en un sens, parfait. Et d'autre part il a conscience d'un progrès accompli en lui, d'une croissance, d'un devenir, d'une transformation dont son âme est le théâtre, et, comme conséquence inévitable, d'une infériorité persistante, jamais effacée ou anéantie, à l'égard de Celui qu'il appelle « le seul bon. »

Donc, envisagée dans la conscience qu'il en a lui-même, sa sainteté est parfaite d'une part, limitée, relative et progressive de l'autre. Telle est la formule que nous donnerions pour conclusion à cette première partie de notre travail.

(A suivre.)
